Björk : de l'enchantement à l'aveuglement : "Dancer in the Dark" de Lars von Trier

Autor(en): **Georges, Christian**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 14

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932636

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'usine telle que fantasmée par Selma (Björk), transformée en plateau de comédie musicale

Björk de l'enchantement à l'aveuglement

«Dancer in the Dark» de Lars von Trier

Lars von Trier s'empare de la comédie musicale pour exalter son rêve d'harmonie sans craindre les pompes du mélodrame. Palme d'or à Cannes, «Dancer in the Dark» est une expérience de cinéma hypnotique et intense, qu'illumine de sa grâce la chanteuse Björk.

Par Christian Georges

«Dancer in the Dark» se laisse aborder les yeux fermés. D'abord parce que nous sommes avides de retrouver Lars von Trier, ce Danois qui fait avancer le cinéma. Ensuite parce qu'il n'y a rien à voir pendant trois bonnes minutes. Mais un frisson nous parcourt l'échine avant que le film n'ait jeté la moindre image en pâture. Des ténèbres montent en effet une musique héroïque et ample, qui exalte encore l'attente du spectacle à venir. Le temps de nous croire à l'opéra, nous voilà sur la scène minable d'un théâtre mal éclairé où une troupe d'amateurs répète «La mélodie du bonheur». Les raccords sont brutaux. C'est aussi désarmant qu'une représentation de «Starmania» par les filles de la gym immortalisée par le *camescope* de Mamie… Sommes-nous dans le «vrai» film ou dans son *making of*? Le doute est un instant permis. Il ne dure pas.

Des figures fortes émergent de ces incessants balayages de caméras portées. Il y a Selma (Björk), verres épais sur grosses montures, sourire de musaraigne. Et puis Kathy (Catherine Deneuve), sa blonde amie qui déteste qu'on l'appelle Cvalda, un prénom qui évoque trop sa vie d'avant, en Tchécoslovaquie. Il y a enfin l'usine, effarante machine à broyer les tôles et les femmes. C'est le début des années 1960. C'est, paraît-il, l'Amérique. A peine habitués à cette caméra myope se collant aux visages que s'impose l'évidence: nous avons quitté l'esthétique conventionnelle du cinéma, cette imagerie qui fige la représentation d'un désastreux glacis de «déjà-vu». Ici, subjugués, nous oublions même que Björk est Björk. Qu'un gamin reçoive un vélo neuf et il apparaît aussi fugacement rayonnant que dans la candeur des vieux films en super-8. C'est sûr, nous sommes proches de cet état d'hypnose dans lequel cherche à nous plonger Lars von Trier depuis «Europa».

Musique intérieure

«Dancer in the Dark» ne cesse de manipuler émotions et sens. D'abord par sa façon d'imposer un silence de plomb autour de Selma. Silence qui nous oblige à retenir notre souffle et nous rend hypersensibles à la franche découpe des bruits, à la moindre parole, à la plus timide mimique. Que cette mère célibataire perde la vue nous force à écouter. Et à souffrir avec elle. Car en économisant l'argent nécessaire à faire opérer son fils, atteint de la même maladie, Selma se condamne elle-même. Elle ne fait qu'entendre son cœur, sans que personne autour d'elle n'en soit vraiment conscient. Notre cœur à nous, il bat plus fort au moment où la musique revient. L'oreille s'était accoutumée à son absence! Les bruits du monde enclenchent une subtile mécanique d'horlogerie mélodique. Chacune des transitions obéira à la même logique, avec un crescendo dans l'audace à laisser pantois.

Ces échappées qui font éclater la petite musique intérieure de Selma sont un ballon d'oxygène extraordinaire dans ce climat d'étouffoir provincial. La fourmi se fait cigale, le mouvement jaillit, le monde perd ses couleurs de suie et de marron moisi. Il se transforme par la grâce de ce chant qui renvoie aux premiers âges. Et l'on sent Lars von Trier fasciné et jaloux de cet art qui précède le sien, lui qui court derrière la prodigieuse Björk avec ses artifices numériques et son bataillon de petites caméras.

Les yeux pour pleurer

C'est le fantasme d'une harmonie absolue que comble pour Selma la comédie musicale. Dans la salle de cinéma, elle lui renvoie l'image d'une Amérique où les ballets, tant que les machines et les armées, sont réglés comme du papier à musique. Le synchronisme des danseurs crée l'illusion puissante d'une société où les élans de tous s'accordent. Dans ses rêveries (en)chantées, Selma a tous les pouvoirs: celui de faire danser les vagabonds et les ouvriers à la chaîne, de rendre la vie aux trépassés et un cœur aux procureurs, de réconforter les prisonniers dans le couloir de la mort.

Ce rêve d'harmonie, Lars von Trier en montre l'expression exaltée tout en s'employant à le détruire sauvagement par la mécanique du mélodrame. Ce qui brise l'harmonie d'une entité est toujours source de déchirement chez le cinéaste. Qu'on se souvienne de la pauvre Bess de «Breaking the Waves», maudite pour avoir introduit un «étranger» dans sa petite communauté luthérienne. Qu'on se souvienne de la fille arrachée par son père au cercle des «Idiots».

Drame personnel

Lars von Trier semble rejouer dans chaque film son drame personnel. C'est sur son lit de mort que sa mère lui a révélé que l'homme qu'il croyait être son père ne l'était pas. Son vrai géniteur, Lars l'a rencontré plus tard. L'homme lui a craché au visage qu'il n'était pas près de renouer avec une progéniture dont il ne s'était jamais soucié. Comme quoi une mère peut faire à son fils la plus ambiguë des faveurs en lui ouvrant les yeux…

Paradoxalement, c'est en poussant les spectateurs de «Dancer in the Dark» aux limites de l'accablement que Lars von Trier leur fait éprouver sa foi. Une foi incroyable dans la puissance d'incarnation du cinéma, dans la transformation du monde par un regard ou par une voix, mais aussi dans l'amour aveugle poussé jusqu'au sacrifice de soi. ■

Réalisation, scénario Lars von Trier. **Image** Robby Müller. **Son** Per Streit. **Montage** Molly Malene Stensgaard, François Gedigier. Musique Björk. **Décors** Peter Grant. **Interprétation** Björk, Catherine Deneuve, David Morse, Peter Stormare, Joel Grey… **Production** Zentropa Entertainments4, France 3 Cinéma, Trust Film Svenska; Vibeke Windeløw. **Distribution** Monopole Pathé (2000, Danemark / Suède / France). **Durée** 2 h 19. **En salles** 18 octobre. ▶